

Une relation funèbre

Respire de Mélanie Laurent

Luc Laporte-Rainville

Volume 33, numéro 3, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78293ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2015). Compte rendu de [Une relation funèbre / *Respire* de Mélanie Laurent]. *Ciné-Bulles*, 33(3), 40–41.



Une relation funèbre

LUC LAPORTE-RAINVILLE

« L'amitié est une âme en deux corps. » C'est du moins ce qu'affirme Aristote dans *Éthique à Nicomaque*. Si cela est vrai, peut-on dire qu'une amitié délétère est le reflet d'une âme autodestructrice? Question légitime qui émerge d'emblée au visionnement de **Respire**, deuxième long métrage de Mélanie Laurent (**Les Adoptés**, 2011). Surtout connue pour son travail de comédienne (**Enemy** de Denis Villeneuve, 2013), l'artiste signe ici un film poignant où une relation fusionnelle est condamnée à la pire des dévastations. Les deux parties en cause dans cette tragédie contemporaine : Charène — *alias* Charlie — et Sarah, deux lycéennes au seuil de la majorité. La première, discrète et jolie, subit les sanglots quotidiens de sa mère qui vit une douloureuse séparation; la seconde, fraîchement débarquée dans la ville de Charlie, est une fille désinvolte, dont la maman

diplomate séjourne en Afrique. Dans les deux cas, une attirance irrésistible les unit, tels les pôles contraires d'un modeste aimant. Mais il y a un os! Pendant un congé au bord de la mer, Sarah devient distante; la belle amitié se transforme en cauchemar, court-circuitant le lien tissé par les deux protagonistes. Un changement de ton abrupt, voire inquiétant, qui ira croissant au retour de ce séjour estival.

Cette étrangeté est fort bien rendue par la cinéaste qui, sans abuser d'effets stylistiques primaires, distille un climat fantasmagique au fur et à mesure que le récit se déploie. Au départ, le spectateur n'y voit que du feu. La mise en scène de Laurent s'unit à une véracité purement documentaire, tandis que la caméra, tremblotante, s'efforce de pénétrer le cœur d'un réel particulier : celui vécu par

nombre d'adolescents. Attentive aux êtres, la réalisatrice s'amourache du hors-foyer, fait de cette absence de profondeur de champ une alliée pour mettre en exergue les individus, reléguant ainsi l'environnement aux oubliettes.

Certains y percevront sans doute un tic d'auteur, mais ce serait là poser un jugement trop hâtif. Cet usage quasi systématique du flou, en plus d'être au service des personnages, prépare subtilement cette fameuse plongée dans l'onirisme. Ainsi, lors des vacances au bord de la mer, le chef opérateur Arnaud Potier profite de la lumière solaire, transforme le lieu de tournage en un Éden spécialement confectionné pour les bons soins de Sarah et Charlie. Le hors-foyer, combiné à une légère surexposition, fait de chaque plan extérieur un hommage au *sfumato* — par exemple dans cette scène




où les deux adolescentes nues, mais enroulées dans des serviettes, prennent place sur l'éblouissante plage. Ce segment arraché au réel agit *de facto* comme point de bascule, puisqu'un ami de Charlie surgit et que cette dernière lui présente Sarah comme une simple copine du lycée — ce qui offense la principale intéressée. Dès lors, le spectateur en perd son latin; ses certitudes sont démolies par un changement de ton imprévisible. De leur paradis haut perché, les jeunes femmes chutent dans un gouffre où le mal exhale sans répit. C'est ni plus ni moins l'autodestruction de l'âme qui habite ces deux adolescentes, dont l'allégresse de la relation n'est plus qu'un vague souvenir voué à l'effacement. La promesse de trouble que le hors-foyer accentue visuellement, afin d'épouser l'effacement d'une Charlie désorientée. Il suffit de voir ce magnifique plan où la jeune fille, dans l'habitacle d'une voiture, n'est aperçue que par son reflet dans le rétroviseur, alors que l'ensemble de l'image s'évanouit dans des formes vaporeuses et incertaines. Ici, nul lyrisme: seulement la volonté de mettre en scène cette confusion qui ronge la lycéenne quant au comportement changeant (voire cyclothymique) de sa camarade de classe.

Il serait toutefois injuste de réduire la réussite du film à son seul aspect formel.

Si l'on demeure captivé de bout en bout, si notre appétence à en connaître davantage sur le récit ne s'érousse jamais, c'est bien parce Laurent a su trouver les comédiennes appropriées. *Primo*, il y a Joséphine Japy qui, dans le rôle de Charlie, offre un jeu exemplaire de retenue, sans pour autant sombrer dans un monolithisme crasse; *secundo*, il y a Lou de Laâge, dont l'interprétation de Sarah évite habilement tout débordement, malgré les frasques commises par le personnage outrancier qu'elle incarne. Cette dichotomie, grossière en apparence, permet à la cinéaste de créer une dynamique d'attraction/répulsion fort séante, dans la mesure où elle participe à forger le climat déconcertant de l'ensemble. Plus encore, cette relation tendue bénéficie d'un travail physique éblouissant des deux comédiennes, qui rend possible la concrétisation de scènes stupéfiantes. La plus emblématique du lot est celle où Charlie et Sarah discutent de leur amitié réduite en lambeaux. La première, piégée dans les griffes du chagrin, écoute silencieusement la seconde qui, dans un ultime élan de roserie, accuse Charlie d'avoir gâché leur amitié (le contraire serait davantage véridique). Cet instant unique permet aux interprètes d'atteindre une étonnante véracité: Japy, dans le rôle de Charlie, le corps figé, les muscles contractés appelant à l'explosion; de Laâge, dans celui de

Sarah, le corps détendu, crachant son fiel avec une rare nonchalance. Il en résulte un moment de cinéma précieux, comme ces bijoux moirés attisant la convoitise. Deux actrices en début de parcours artistique, mais déjà à leur zénith. Incroyable!

Et dire que toutes ces qualités ne sauraient rendre justice à ce film d'exception. À la fois lyrique et cruelle, l'œuvre de Laurent fait le constat impitoyable d'une amitié en déliquescence, en plus d'être une plongée stupéfiante dans les miasmes de l'âge ingrat. Qu'une jeune cinéaste ait réussi à donner autant de mordant à une histoire aussi simple, voilà qui n'est pas rien. Du grand art, il va sans dire. 



France / 2014 / 91 min

RÉAL. Mélanie Laurent **SCÉN.** Julien Lambroschini et Mélanie Laurent **IMAGE** Arnaud Potier **SON** Cyril Moisson **MUS.** Marc Chouarain **MONT.** Guerric Catala **PROD.** Bruno Levy **INT.** Joséphine Japy, Lou de Laâge, Isabelle Carré **DIST.** Axia Films